

TUDELA EN 1797

d'après les notes d'un émigré gascon

Juan Antonio Zamacola proscrit en sa qualité d'*afrancesado* & réfugié à Auch en 1818 y publiait son *Historia de las naciones vascas*, fruit des loisirs de son émigration. Dans une note de cet ouvrage, il dit avoir rédigé un manuscrit prêt pour la publication intitulé *D. Preciso en Francia* (1) où il a noté ses observations sur les mœurs & coutumes des habitants du Sud-ouest de la France. Que ne donnerions nous pas pour retrouver cet ouvrage qui s'est égaré après le retour de l'auteur en Espagne & sa mort. Ce n'est que dans les travaux des voyageurs étrangers que l'on peut trouver des renseignements sur la manière de vivre de nos pères. Une foule de coutumes originales passent inaperçues aux yeux des indigènes, jusqu'au jour où elles disparaissent sans que personne ait pensé à les noter. Les journaux de voyages volontaires ou forcés présentent donc en général de l'intérêt, lorsque l'auteur nous fait connaître ses remarques sur les pays qu'il a visités.

Une vingtaine d'années avant l'époque du séjour de J. A. Zamacola en Gascogne, l'Espagne avait servi de refuge aux émigrés français. Ce sont les notes de l'un d'eux sur la ville de Tudela que nous donnons aujourd'hui.

L'auteur, Joseph Branet né à Auch le 23 octobre 1750 était le quatrième des douze enfants de Joseph Branet notaire royal de cette ville. D'abord élève du collège d'Auch, il fit ses études de théologie à l'Université de Toulouse où il obtint le grade de docteur. Chapelain de Garaison (2), il fut ensuite curé de Laujuzan & de Larroque-Ordan au diocèse d'Auch, puis de Beaumont de Lézat au diocèse de Toulouse, sans doute par résignation de son oncle maternel Louis Degage. Quand l'Assemblée Nationale vota la Constitution civile du Clergé, il refusa de prêter le serment. «Je suis bien

(1) Avant son exil, J. A. Zamacola avait publié sous le pseudonyme de *D. Preciso* un recueil de poésies populaires encore estimé.

(2) La chapelle de Garaison alors du diocèse d'Auch (elle est maintenant dans celui de Tarbe) était desservie par douze chapelains. Garaison est le berceau des Pères de Lourde.

mortifié, dit il dans une lettre à un des ses frères, de te dire que je n'ai point prêté le serment. Ma conscience s'y est toujours opposé. J'ai vainement cherché à me retourner de tous cotés, toujours un grand NON s'est présenté. Je l'ai dit aussi énergiquement que j'aurais dit OUI, si c'eut été conforme aux principes de la Religion. Je persiste sans entêtement dans ma première réponse & je suis intimement convaincu que je ne puis ni ne dois en faire d'autre. Je pers six mille livres de rente, mon état, la considération dont je jouissois: qu'importe, il me reste une conscience pure mon honneur & des frères. Ces biens me suffisent». (28 novembre 1791)

Il fut en effet remplacé dans sa paroisse par un prêtre intrus nommé Serres. Il resta cependant assez longtemps en France en se cachant. Il était encore à Toulouse au mois d'août 1792. C'est peu après qu'il passa en Espagne. Il alla d'abord à Saragosse, puis fut envoyé par l'autorité ecclésiastique dans un couvent de Teruel (1) où il demeura jusqu'au 28 juin 1797. Après un essai infructueux pour rentrer en France, il revint à Saragosse, puis séjourna à Tudela, Roda (diocèse de Lérida.), Monzon & enfin Sadaba. Il rentra en France dès que les circonstances le lui permirent & sortit d'Espagne par Venasque. Il revint aussitôt dans sa paroisse le 18 décembre 1800. En 1803, il «saisit l'occasion du Concordat qui déclarait son bénéfice vacant» pour se retirer à Toulouse. Monseigneur Primat archevêque de Toulouse le nomma chanoine honoraire de sa cathédrale & promoteur du diocèse. C'est là qu'il passa les dernières années de sa vie, pratiquant la prédication dans les principales églises de la ville. Il mourut en décembre 1823 (2).

Joseph Branet avait rédigé le récit de son exil en Espagne avec ses observations sur les pays qu'il avait visités. Ce récit était contenu dans quatre cahiers. Malheureusement le premier de ces cahiers qui relatait sa sortie de France & son séjour à Saragosse & Teruel s'est perdu. Les trois autres sont en ma possession. C'est dans le troisième que se trouve son séjour en Navarre.

A. BRANET

(1) Il y avait dans les couvents de Teruel 24 ecclésiastiques français dont un seul du diocèse de Toulouse. C'était évidemment J. Branet. (CONTRASTY. *Le clergé français réfugié en Espagne*. Rev. de Gascogne, 1909, p. 32).

(2) Son argenterie & un cachet qui scelle ses lettres portaient les armoiries dont il usait: d'azur au dextrochère nu d'argent issant de senestre tenant un rameau de bruyère.

.....Nous arrivâmes au Bocal où commence le royaume de Navarre.

Le 31 novembre 1797.—Je me serais volontiers arrêté à ce lieu charmant pour en considérer la beauté, mais il était déjà tard. Tous les passagers étaient attendus par leurs domestiques qui leur menaient des *calessas* ou des chevaux. Ils disparurent comme un éclair & je me vis seul avec mon compagnon. Me trouvant sans moyens pour faire porter mon sac de nuit bien & dûment rempli, je le chargeai sur mes épaules malgré sa pesanteur & fus à pied jusqu'à Tudela qui est éloignée du Bocal d'une lieue. La nuit était obscure, j'étais tout trempé de sueur, les ténèbres m'empêchaient de voir où je mettais les pieds; j'eus même le malheur de m'égarer par la faute de mon compagnon qui disait connaître la route & à la parole duquel j'ajoutai foi. Par bonheur, nous rencontrâmes un jeune garçon qui nous remit sur la voye. Après des tours & des détours, nous aboutîmes enfin à la grande route. Nous n'en fîmes pas plus à notre aise pour celà: le moindre bruit nous faisait trembler par la crainte où nous étions d'être volés, heureusement, mon compagnon qui avait séjourné dans ladite ville, entendant une cloche, me rassura en disant: nous arrivons. C'est l'usage dans presque toute l'Espagne de sonner en hiver de temps à autre une grosse cloche depuis 9 heures jusqu'à dix de la nuit pour indiquer aux voyageurs égarés qu'ils sont près d'un lieu habité. Ces paroles me donnèrent du courage; l'espoir d'une arrivée prochaine tempéra un peu la sueur dont j'étais inondé & je commençai à apercevoir de loin quelques rayons de lumière que laissaient échapper les volets mal fermés des fenêtres & qui y remplacent les vitres qui y sont très rares.

Ce ne fut qu'après avoir frappé à plusieurs portes & avoir assez attendu dans la rue que nous fûmes admis, près la belle rue de las Herrerias où je louai un appartement à raison de 10 piessetes par mois & où je me mis en *pupilage*, c'est à dire qu'outre l'appartement & le lit, on s'obligeait de m'apreter le nécessaire pour ma dépense & acheter mes provisions. Le lendemain, je fus faire une visite à Mgr. Simon de Casaviella qui, trois jours avant, avait pris possession de son évêché. Apres quelques difficultés & deux ou trois voyages ou visites, il me permit de rester dans la ville & de dire la messe, grâce que je dus, sans doute à son joyeux avènement & qu'il ne voulut plus accorder ensuite;

Je lui en sçus bon gré, parceque je voulais éprouver si le changement d'air me serait favorable. Cependant, par le fait, il m'aurait

mieux servi en me le refusant parce que les messes y étaient très rares & la rétribution médiocre. Les sacristains y étaient d'ailleurs d'une morgue insupportable. Combien de fois m'ont ils eu pressé pendant l'adorable sacrifice d'abrèger les cérémonies, comme si cette auguste fonction pouvait se ranger dans la classe des actions ordinaires! J'en gémissais à part moi. J'avais beau avoir à leur égard une honnêteté prévenante, inutilement je les intéressais à me servir par une étrenne que je leur donnais régulièrement tous les jours, c'était pour moi peine perdue; outre cette petite étrenne, j'étais encore obligé de porter des cierges si je voulais célébrer la sainte messe & le vin qu'on fournissait était en si petite quantité dans certaines églises qu'il suffisait à peine pour la matière du sacrement. Les malheureux ont toujours tort: la patience était ma seule ressource & un jour entre autres, dans l'église des Jésuites, quoique je fusse arrivé des premiers dans la sacristie, on fit dire la messe à 7 prêtres l'un après l'autre avant' de me le permettre & j'eus tout le temps de l'exercer.

Le temps qui précède les fêtes de la Noël est employé à Tudela ainsi que dans le reste de l'Espagne à faire des présents à ceux de Madrid, aux grands pour obtenir leur protection, aux parents & aux amis. Il n'y a point de tonneau de bon vin qu'on ne perce. On voit partir des cruches pleines de moût cuit & de miel, une prodigieuse quantité de fromages, de massépains, de gâteaux pétris avec des oeufs & du lait, enfin tout ce que peut produire la pais. Dans ces jours, il n'est point de cochon qu'on ne condamne à mort, point de basse cour où le coq ne devienne veuf. Les dindons & les chapons attachés par les pieds publient par les rues & les grands chemins le malheureux sort qui les attend. Tout dans ce temps est mouvement & confusion. Les confiseurs peuvent à peine donner ordre aux différentes commandes qu'on leur fait. Les arrieros sont pris un mois à l'avance pour, le transport de ces présents. J'en, eus pour ma part quelque petite éclaboussure que m'envoyèrent deux dames voisines de la maison que j'habitais & avec lesquelles j'allais quelques fois passer les avant soupées d'hiver.

Tudela peut avoir une population d'environ 9.000 âmes; elle est chef lieu de *merindad*, située sur l'Ebre où il y a un pont de pierre de 17 arceaux, mais si étroit que deux charrettes y passeraient en même temps avec difficulté, n'étaient des angles saillants qu'on a pratiqués de distance en distance pour faciliter leur passage. Elle est au 42e degré & 10 minutes de latitude, au pied d'une colline,

de manière que la plus grande partie de la ville est sur son penchant. Les rues y sont mauvaises & malpropres. L'église collégiale & depuis peu érigée en cathédrale est un édifice gothique les chapelles de Ste. Anne & de la Conception qui sont en face l'une de l'autre ne présentent rien de curieux à l'artiste instruit. Si les rues sont étroites & peu alignées, à la façon des Mores, c'est une précaution nécessaire pour se garantir des ardeurs du soleil qui sans celà y seraient insupportables. La place neuve où l'on fait *las corridas de toros* & *las novilladas* est belle & de forme carrée. Les maisons y sont à 4 étages, bâties de manière uniforme & ornées de trois rangs de balcons pour les amateurs. Ce n'est qu'après un demi siècle d'instances que les Tudelois obtinrent l'érection de leur collégiale en évêché qui a très peu d'étendue & qui est un démembrement de celui de Tarazona. Il y a dans la ville 8 paroisses, 6 couvents de religieux, scavoir les Dominicains, les Grands & les Petites Carmes, les Cordeliers, les Capucins & les Pères de la Merci, 4 couvents de religieuses, scavoir celles dites de la Enseñanza, les Capucines, les Clairistes & les Dominicaines, un hospital & une maison de miséricorde, les deux mal administrés. On y tient deux foires franches, la 1re le 3 mars & dure 20 jours; le 2me, la plus fameuse commence le 22 juillet & finit le 15 août. Les marchands français & italiens établis à Pamplona tiennent ces deux foires. Dans la *calle de la Ruga*, le long de l'Ebre, il y a la promenade dite *del Prado* qui serait charmante si elle était mieux entretenue.

Parmi les édifices publics, je remarquai la boucherie qui est un grand bâtiment de pierre assez curieux. Il est divisé en quantité d'étaux élevés où se tiennent les bouchers avec les viandes derrière eux & le poisson devant. Pour prévenir la fraude, le prix en est taxé & le *posito* qui est un magasin public que *el ayuntamiento* a le soin d'entretenir bien pourvu de pain pour éviter ces soulèvements que procure ordinairement le manque de cette denrée de nécessité première. L'hôtel de ville est assez beau. Il y a dans l'intérieur une salle superbe où parfois on donne le bal. Sous ledit hôtel, il y a toujours du pain à vendre à devant est la marché aux herbes. Les revendeuses se servent de balances qui consistent en deux petits paniers d'osier, attachés aux extrémités d'un bâton & suspendus à deux ficelles. Cette manière me plût, le fruit qu'on vend au poids en est plus propre.

Les Navarrois sont très jaloux de leur noblesse. La façade de presque toutes les maisons de la ville est décorée des armes du pro-

priétaire sculptées en pierre & fixées sur la porte principale. Souvent même, à coté de ce grand armorial, on voit des *vitores* qui sont des placards en bois peinct sur lesquels on écrit en lettres majuscules les hauts faits de la famille ou la promotion de quelqu'un de ses membres à un poste honorifique. On dit qu'ils aiment à passer pour libéraux & qu'ils le sont en effet; j'aime à le croire, mais je l'ignore. Il est vrai cependant qu'on me régala un jour d'un grand plat de *mostillo* qu'on estime beaucoup. Ce n'est autre chose que du vin cuit bouilli avec de la farine & dans lequel on mêle quelques particules de noix, qui ressemble assez au raisiné.

Cette partie du royaume de Navarre n'est pas aussi commerçante qu'elle pourrait l'être eu égard à sa position. Ses habitants se contentent de vendre le superflu de leur vin & de leur huile à l'étranger. Voilà à peu près à quoy se réduit le commerce de Tudela. Encore même son vin qui a de la réputation me parut trop doux & je soubçonne avec fondement qu'on le frelate avec du soufre & autres ingrédians. Le *rancio* est justement estimé, cependant celui des vilages voisins me parut meilleur. Quant à l'huile, elle serait encore meilleure si elle était mieux manipulée. Les Tudelois ne laissent jamais entrer dans leur ville ni le vin ni l'huile qui viennent de l'Aragon, quoique d'aussi bonne qualité & meilleur marché. Si quelqu'un, malgré cette défense tente d'en introduire dans la ville, s'il est surpris, on évantré ses outres & l'on verse son vin, manie singulière qui prive le pauvre de se procurer à moins de frais partie de sa subsistance & qui ne tourne qu'à l'avantage du riche propriétaire qui donne la loy & qui taxe ses propres denrées. Pour ce qui concerne le bled, tout boulanger, toute personne qui fait du pain pour le public est obligé de l'acheter au *posito*.

J'ai pourtant remarqué dans Tudela & ses environs des fabriques de réglisse, de savon & de salpêtre. La *regaliz* ou réglisse, comme tout le monde sçait est la racine d'une plante de ce nom. Elle croit avec tant d'abondance aux environs de la villa & se multiplie si fort qu'elle occuperait dans peu d'années tous les champs si on ne les travaillait avec précaution. Voici, d'après ce que j'en ai vu, comme on fait le jus de réglisse: d'abord, on a le soin de coeillir cette racine pendant l'hiver, c'est à dire avant que la plante ne commence à pousser. Entassée pas charretées dans le magasin, des hommes la coupent par morceaux qu'on écrase ensuite sous une grosse meule de pierre que des chevaux font tourner verticalement. On met ces racines écrasées dans une grande chaudière où l'on met de l'eau

pour les faire bouillir. Après un temps déterminé de cuisson, on met ces parties de réglisse à demi cuites dans des cabas placés horizontalement les uns sur les autres & qu'on presse fortement au moyen de deux vis. Le suc qui sort de ce pressoir est ensuite versé dans une autre cuve où il cuit de nouveau & en cuisant devient noir. Quand, de liquide qu'il était auparavant, il commence à faire corps, on porte ce suc sur des tables où des filles lui donnent avec la main la forme de petits pains: elles saisissent pour cellà le moment où la pâte est encore très chaude, sans quoy elle casserait & ne serait pas propre à recevoir la forme qu'on veut lui donner. Il s'en fait un très grand commerce. Les Holandais l'emploient, à ce qu'on me dit, pour leur bière. On m'ajouta que, mécontents de la trop forte cuisson que les fabricans espagnols lui donnent & du goût enrumé qu'elle prend, les Holandais se sont déterminés à acheter plutôt la racine de réglisse en nature pour la préparer à leur goût, ce qui ferait tomber les fabriques des Espagnols, faute de remplir le goût de leurs commettans.

La poussière qu'on ramasse dans certaines rues de la ville, dans ses places publiques & sur les grands chemins qui l'entourent sert de matière première au salpêtre. Cette première opération se fait tout simplement en raclant leur surface avec des instruments de fer. Quand on en a ramassé une quantité suffisante, on en emplit des auges de bois & l'on y met de l'eau par dessus. L'eau, en passant par dessus cette poussière, s'imprègne des parties salines qu'elle contient & va en suintant les déposer dans des *tinajas* ou petits réservoirs. Cette eau, chargée de particules de fer, est jetée ensuite dans une chaudière où on la fait bouillir jusqu'au degré de cuisson nécessaire; puis on la transvase dans d'autres petits cuiviers rangés près de la grande chaudière. C'est dans ces petits cuiviers ou vases de terre que s'attachent & font corps ces parties de sel qui prennent d'abord la couleur d'habit de capucin & ensuite deviennent blanches. C'est ainsi que j'ai vu fabriquer le *salitre* ou salpêtre. Le gouvernement ne donnait, à l'époque où l'on me fit voir cet atelier, aux fabricans que 22 piassetes & demie par *arroba* (1). Celui ci est obligé d'en fournir annuellement au roi une quantité déterminée; il est vrai qu'il jouit de quelques privilèges.

Quant au savon il croît dans les environs de Tudela une herbe dont les cendres lessivées servent de matière première pour sa con-

(1) L'arroba pèse 36 livres de 12 onces chacune.

fection. Ces fabriques sont bonnes, celles de Morillo & d'Argüedas ont de la réputation. Au lieu de l'huile, un prêtre français, se servit de graisse de boeuf & de mouton. Son savon était noir, mais il était de bonne qualité. Les barbiers surtout le préférèrent à l'autre.

Les *novilladas* ont souvent lieu à Tudela. On entend par *novilladas* la course des jeunes taureaux. Ici, le combat n'est pas à mort. Le peuple s'y porte avec passion & en est si follement épris qu'il vendrait sa chemise pour y avoir une place: mais heureusement, elles ne coûtent rien. Il croirait ne pas avoir célébré les principales fêtes patronimiques si elles n'étaient terminées par ce spectacle quelquefois bien dangereux. Si même la sécheresse nuit à la récolte, le peuple ne manque pas d'en rejeter la faute sur les magistrats qui n'ont pas ordonné une fête, c'est à dire une réjouissance publique en l'honneur d'un tel saint. Si, au contraire, il pleut après une *novillada*, il attribue la pluie à l'intercession du saint au nom duquel on a célébré cette course. Je crois qu'il serait dangereux de supprimer ce spectacle où le peuple accourt en foule & qu'il voit avec un plaisir toujours nouveau.

On choisit à cet effet des taureaux de 3 ou 4 ans qu'on n'a jamais mis sous le joug, qu'on élève avec soin loin des habitations des hommes pour qu'ils soient plus sauvages. On porte même la précaution jusqu'à pratiquer des enclos au milieu des vastes déserts pour leur y faire passer toute leur vie. On les sépare avec soin des vaches; on les laisse seuls avec le *toro padre*.

Quand le jour d'une *novillada* est fixé, les pasteurs conduisent au *toril* les jeunes taureaux demandés à une heure, fixe dont le public est averti pour qu'il se tienne sur ses gardes & qu'il n'arrive pas des fâcheux accidens. Quand l'heure du spectacle est arrivé, c'est ordinairement vers quatre heures du soir, *el señor alcalde* ou juge qui administre la justice & les *regidores* ou échevins vont prendre leur rang dans le balcon destiné au corps de ville. Le trompette annonce au son de son instrument que la fonction va commencer. A l'instant même le taureau qu'on a eu soin de piquer pour le rendre plus furieux s'élance dans l'arène où sont quelques centaines de jeunes garçons, qui le huent & crient & finissent par agasser le pauvre animal pour s'en faire attaquer. Ses premiers mouvements sont à craindre. Les plus adroits ou les plus hardis s'y exposent. Quand le taureau les poursuit, ils courent à toutes jambes à un des cotés du cirque, le long desquels sont des cordes suspendues où ils s'acrochent pour s'élever & éviter le coup de corne. S'ils prévoient qu'ils seront atteints

avant de pouvoir y arriver ils font la pirouette par coté. Le taureau emporté par un mouvement rapide poursuit son chemin, tandis que d'autres vont l'agacer pour l'empêcher de revenir sur ses pas & délivrer ainssi celui qui courait quelque risque. Lorsque le jeune taureau est fatigué, les moins hardis s'aprochent & vont le provoquer avec leur chapeau, leur mouchoir, leur manteau ou leur *faja* (1). Il arrive souvent qu'en passant trop près, ils recoivent un coup de corne qui leur fend la culotte par derrière et la peau, ou les étend sur le pavé.

Un second son de trompette avertit quand il est temps de retirer ce taureau & lui en substituer un autre & ainssi successivement jusqu'à 7 ou 8 fois. Les uns sont plus sauvages ou courent mieux que les autres ce qui donne à ce divertissement une variété qui pique. Quelquefois, pour changer la scène, on met au milieu de la place un manequin d'osier sous lequel se cache un jeune homme leste & adroid. Rarement le taureau manque de se porter vers cet objet; il renverse le manequin du 1er coup & le garçon s'échape à toutes jambes. Dans la novillada où j'assistai, on avait mis vers la porte du *toril* une statue vuide dans laquelle on avait enfermé des renardeaux & des chats. Le taureau fondit sur elle, l'éventra; renards d'un coté, chats de l'autre, tous s'échapent par différentes routes; le taureau épouvanté fuit & l'on n'entend que des rires immodérés. Asses souvent aussi on place dans l'arène deux marotes de bois représentant un monsieur & une dame. Elles sont placées de manière qu'elles roulent sur un même pivot. Le taureau qui les prend pour un. homme & une femme va droit à elles, leur donne des coups de corne, les fait girer sur leur centre & recule épouvanté.

Comme les Navarrins sont très passionnés pour cet exercice, leurs magistrats ont l'attention de leur donner de temps en temps cet amusement. Ils saisissent à cet effet l'occasion de la promotion de quelques uns de leurs concitoyens à quelque belle place soit dans la robe, soit dans le militaire. Alors, le corps de ville va donner la *enhorabuena*, c'est à dire faire son compliment de félicitation aux parens du promu, leur offre une novillada en signe de la part qu'il y prend, & de plus fait un présent qui consiste le plus souvent en deux *fuentes* ou grands plats d'oeufs filés qu'on estime beaucoup & qui sont réelemet très appréciables. Les invités répondent ordi-

(1) La *faja* est une ceinture de drap ou de toile dont les Espagnols envelopent une partie de leur corps.

nairement à cette honêteté par un *convite* au corps de ville & par un *sarao* ou grand bal aux dames.

Les personnes du sexe portent rarement dans la Navarre *una red* ou filet sur la tête; elles tressent seulement leurs cheveux qu'elles attachent en forme de catégan. C'est là toute leur coiffure, En été, elles vont avec un simple gilet sans manches & portent eh revenant de la rivière leur *cantaro* sur la tête, usage opposé a ceux qu'on observe en Aragon. Elles marchent avec un *garbo* étonnant, c'est à dire que leur marche est leste & très décidée; elles m'ont paru plus montées en couleur que dans les autres royaumes d'Espagne. Dans la dernière classe du peuple, le sexe a beaucoup d'embonpoint, mais parmi les jeunes demoiselles, il n'y a guère d'autre beauté que celle de la jeunesse. Une pratique asses généralement reçue à Tudela, c'est que, presque tous les dimanches & fêtes, si le temps le permet on voit des femmes & des filles agroupées & assises en rond sur les portes de leurs maisons jouer aux cartes.

Quant aux hommes, ils se rendent tous les jours de l'année, sans règle rompre, aux portes des maisons où l'on vend du vin & là, depuis le bon matin jusqu'à 8 heures qu'ils partent pour leur travail, ils font le pied de grue, buvant de temps en temps de petits coups & parlant de leurs affaires. Ils y sont en si grand nombre, surtout si le vin est bon, qu'ils obstruent souvent le passage desdites rues, de telle manière qu'il est difficile d'y passer. Le signe auquel on connaît qu'on vend du vin dans une maison, c'est quand on voit une échelle placée devant la porte.

Les cérémonies de l'église qui présentent à l'étranger quelque chose de particulier sont les suivantes. Le jour de Rois, chez les RR. PP. Cordeliers, se fait avec grand appareil l'Adoration des Mages. Trois gros frères singulièrement vêtus à l'un d'eux la figure barbouillée de noir entrent dans l'église au commencement de la messe. Ils étaient précédés d'un *farol* ou lanterne de verre très brillante suspendue en l'air qui imitait l'étoile & la suivaient. Ils portaient dans leurs mains les présens respectifs qu'ils allaient offrir à l'enfant nouveau né. Ils dansèrent pendant une partie de la messe, ainssi que beaucoup d'autres enfans, au son de l'orgue sur lequel on touchait une bourrée ou contredanse. Ils finirent par communier à la même messe. Ainsi se termina cette cérémonie où il y avait beaucoup de spectateurs.

Chez les pères Dominicains, on porte, le jour de la Purification une statue de la Vierge bien ornée au prêtre célébrant la grand

messe, quand il en est à l'offertoire. Cette image tient en ses mains une paire de pigeons qu'elle présente au prêtre célébrant.

A la mi-carême, les petits enfans de la ville armés de gros bâtons & de massues, courent les rues de la cité, frappent à coups redoublés à toutes les portes des maisons, pour chercher la femme la plus vieille & l'assommer. Les femmes d'un âge avancé ont soin de se cacher, ce jour là. Ils chantent les litanies de la Vierge pendant cette singulière procession.

Le Chapitre fait, le jour des Rameaux, dans son église cathédrale, une procession pendant, qu'on chante le *Vexilla*. Elle est précédée par une croix de bois où sont suspendus les instruments de la passion. Suivent les musiciens en aube, la tête couverte d'un bonnet sur lequel est étendu un voile noir qui leur couvre toute la figure. Viennent ensuite les chanoines tenant un cierge à la main, leur tête également couverte d'un voile noir asses ressemblant à ceux de deuil qu'on portait jadis en France aux enterremens & traînant une queue de drap noir longue de 2 cannes. Ce paso ou représentation d'une des circonstances de la passion du Sauveur attire un grand concours.

Le sermon dit *del mandato* a lieu le jeudi saint vers les 3 heures de l'après-midi, après le lavement des pieds. Il roule ordinairement sur l'amour de Dieu à l'égard des créatures & combien ces mêmes créatures doivent l'aimer. C'est le discours du carême le plus suivi.

Le vendredi saint, à 2 heures de l'après-midi, on prêche le sermon de *la soledad* ou de la compassion de la Vierge privée de la personne chérie de son fils, se lamentant de le voir attaché à la croix, sans moyen pour le descendre & lui procurer une sépulture honorable. Quand il est fini, le peuple se rend aux Cordeliers où la cérémonie de la descente de la croix a lieu. On place d'avance à cet effet dans le sanctuaire de l'église un Christ attaché à une grande croix, & à une courte distance; la statue de la Vierge couverte d'un long voile noir. Le prédicateur, du haut de la chaire, engage ses auditeurs, par des discours pathétiques, à venir au secours de cette mère de douleurs. Il les presse, les exhorte, les sollicite de se présenter pour l'aider à détacher son fils de la croix. Alors, quatre Cordeliers, vêtus en aube montent sur la croix au moyen des échelles, & ensuite, à l'aide des marteaux, des tenailles & des serviettes dont ils sont pourvus, ils enlèvent successivement & autant que le prédicateur l'indique dans son discours, l'inscription de la croix, la couronne d'épines, puis ils arrachent les clous des bras & des pieds & vont

présenter le tout pièce par pièce à la sainte Vierge qui essuye ses larmes avec un beau mouchoir blanc. Enffin, avec les serviettes, ils descendent lentement & avec précaution le corps de Jesus dont les membres à resort peuvent prendre l'attitude que l'on veut. Quand il est descendu, ils le mettent dans une bière ornée d'une gase noire placée sous un dais également noir que l'on porte procesionement & l'on procède à l'enterrement du corps de Jesus Christ au chant lugubre du *Miserere*. Cette cérémonie serait très attendrissante si le prédicateur sçavait en tirer partie & suggérer les sentimens qu'elle doit naturellement inspirer.

Au *Gloria in excelsis* du samedi saint, on attache en signe de réjouissance à une des croisées de l'hotel de ville un *volatin* c'est à dire un voltigeur ou dansseur de corde en bois de grandeur naturelle. On lui fait faire pendant tout le jour, par le moyen d'une manivelle, forces tours de souplesse, comme à un pantin, ce qui divertit singulièrement le peuple.

Le jour de Pâques, vers les 6 heures du matin, le chapitre sort en procession de la cathédrale. Il est précédé de plusieurs personnes tenant une torche allumée à la main; suit ensuite la statue de la Vierge couverte d'un voile noir & les chanoines portant le très saint Sacrement. Quand la Vierge parait sur la place, un jeune enfant presque nud, orné d'une robe de tafetas qui lui ceint une partie du corps, tels qu'on représente les anges porteurs d'une bonne nouvelle, & tenant un flambeau alumé à sa main gauche descend insensiblement du principal balcon de l'hotel de ville, au moyen de ses ailes & d'une corde solidement tendue, d'un bout de place à l'autre, élevée du coté d'où il part & baissant insensiblement vers l'extrémité opposée. Arrivé à l'endroit où l'on a arrêté l'image de la Vierge, il lui annonce la résurrection de son fils & lui ôte le voile de doeuil qui la couvre. La joie parait peinte sur son visage. Après avoir rempli son ambassade, il revient comme qui vole vers la croisée dont il était parti & qui se ferme à l'instant. La Vierge est très parée & a un visage riant. Cette cérémonie attire beaucoup de monde & mérite d'être vue.

Le prédicateur du carême, dans son sermon de la *despedida* qui est le dernier, récapitula toutes les vérités qu'il avait annoncées pendant sa station. Il exhorta le peuple à ne point crier: *viva! viva!* à la fin de son discours, comme c'était l'usage à la fin de chaque carême. Il le fit cependant, tant est forte la loy de la coutume.

Pendant l'octave du *Corpus*, je remarquai qu'aux enseignantes, une jeune demoiselle touchait le clavessin & chantait par intervalles

des cantiques en langue castillane, en l'honneur de Jesus Christ exposé sur l'autel pendant une heure. Les Dominicains, à leur procession de cette fête, portèrent les statues de tous les saints de leur ordre richement décorées, ce qui est contraire aux rubriques.

Un usage généralement observé dans la Navarre est que les familles qui ont leur sépulture dans les églises, & presque toutes sont dans ce cas, tendent pour les fêtes solennelles sur leurs tombes respectives un drap noir qui les couvre entièrement & y font brûler pendant les offices deux ou plusieurs cierges, selon leurs facultés ou leur dévotion.

D'après ce que je viens de rapporter pour en avoir été le témoin oculaire, je vais hasarder mes réflexions sur ces différents actes religieux des Espagnols. Il me paraît que ce royaume, comme tous les autres de l'Europe, a eu des temps d'ignorance où une superstition grossière a régné à la place du culte en esprit & en vérité que Jesus Christ est venu établir. Il faut en excepter cependant les premiers siècles de l'Eglise si féconde en grands saints où l'église d'Espagne donna, comme toutes les autres des personnage, éminents en sainteté & en doctrine, comme les Osius, les Isidore, les Landre, les Braulio . . . , et . . . Dans les siècles suivants, la religion n'y fut pas aussi pure comme elle l'était dans le commencement. Il fut un temps où le sacrifice des mauvais penchans de l'homme & de ses moeurs corrompues n'entraient presque pour rien dans le culte qu'il rendait au vrai Dieu & je ne sçai point si ce serait une exagération de dire que dans ce temps malheureux les chrétiens étaient des espèces d'idolâtres qui honnoraient leur Dieu comme on honorait autre fois les fausses divinités. Ils croyaient alors avoir satisfait aux exercices d'une vraie piété quand ils avaient rempli les exercices extérieurs de la religion.

Le peuple, il est vrai, n'a que des sens; une religion épurée n'aurait pas pour lui assez de corps. Il faut qu'il la touche, qu'il la palpe, qu'il la voie; il faut donc qu'elle soit mêlée de superstition.

Mais, grâce au Seigneur, on sçait à présent en Espagne comme partout ailleurs qu'en portant le scapulaires sur la peau & le rosaire autour du col, on n'est pas pour celà dispensé de remplir les préceptes de l'Evangile & de pratiquer ses conseils. On y sçait fort bien qu'il est deffendu de satisfaire ses passions & que les pratiques extérieures de la religion ne sont rien pour la soumission de l'esprit & du coeur. On y connaît qu'on fait le mal quand on le fait réellement & l'on n'y est plus dans l'erreur de croire que des actes publics

de catolicité puissent satisfaire pour des crimes particuliers & que Dieu pardonne les uns en faveur des autres, s'ils ne sont précédés de la contrition & accompagnés du bon propos.

Que penser après cela de certains auteurs qui n'ont pas quitté leurs foyers & qui ont la prétention de juger du coin de leur cheminée les différents peuples de l'Europe. Les Espagnols conviennent de bonne foi & un d'eux me le disait franchement: Nous sommes, disait il, *martires del Credo y hereges de los mandamientos*, c'est à dire, nous sommes prêts à verser tout notre sang pour les vérités renfermées dans le Credo, mais nous n'en exécutons pas mieux pour cellà les commandements de Dieu. Ils avouent donc franchement qu'ils ne sont pas plus exempts des passions que les autres Européens. Mais reconnaissons aussi qu'ils conservent fidèlement leur foy qui se perd ailleurs & que, s'ils n'ont pas des moeurs meilleures que les autres peuples, ce n'est pas que la religion n'y soit connue & prêchée dans sa pureté par le plus grand nombre des prédicateurs. Ce qui fait bien l'éloge de la foy & de la dévotion des Espagnols c'est leur attachement aux pratiques propres à favoriser la dévotion à la Ste. Vierge. Je puis assurer pour en avoir été souvent le témoin que j'ai toujours vu un concours prodigieux à Notre Dame du Pilar de Saragosse & qu'à quelque partie de jour que j'y aie été, j'ai remarqué que, parmi ce concours, il y avait toujours des officiers & des soldats prosternés devant cette image miraculeuse qui y priaient dévotement & dans la posture la plus recueillie. Ce fait prouve, ce me semble, d'une manière bien palpable, que la Ste. Vierge veut être honorée dans ce heu d'un culte tout particulier,

D'où procède en Espagne le respect que le peuple a pour les prêtres? Cette cérémonie par laquelle ils leur baisent la main? cette quantité immense d'aumones que les sacristains ramassent pour faire dire des messes? Cet immense concours aux différents sanctuaires qui couvrent le sol de ce vaste royaume? Ces différentes hermandades ou confréries? Cette faim de la parole de Dieu? si ce n'est d'une foy vive pour la religion que l'on professe. Je soutiens encore une fois que certains philosophes écrivains ne sont pas autorisés à jeter sur les Espagnols le ridicule religieux qu'ils lui prêtent.

J'avoue cependant que je fus singulièrement surpris quand je vis bénir les jeunes taureaux qui devaient servir à la *novillada* qu'on donne gratuitement au peuple la veille de Ste. Anne, patronne de la ville. J'ignore à quelle fin. Etait ce pour qu'ils fussent plus

sauvages ou pour qu'ils ne fissent pas du mal? Je n'en sçais rien; j'en demandé la raison & on ne sut pas me la donner.

Il se rend si grande affluence de peuple à cette fête que les amateurs ont de la peine à trouver des logements. Ils ne manquent pas ordinairement, après les fêtes de St. Firmin, évêque de Pampelune, de se rendre à celle ci. Ces deux villes rivalisent & se piquent d'avoir leur fête plus brillante. Ils y viennent pour juger de la bonté des taureaux, de l'adresse du torero, pour jouer & se divertir. Le corps de ville se rendit à cette novillada pour y maintenir l'ordre. Il était à pied, précédé d'une troupe de Valenciens dansans au son de *las castañuelas*, des crieurs publics en robe bleue, colet & manches jaunes, de deux massiers en grande peruque & une robe de soie rouge. Il était entre deux haies formées par des paysans armés de halebardes & de piques. Quand le corps de ville eut pris sa place ordinaire dans le balcon destiné à cet usage & que le peuple fut tout placé, les sauteurs Valenciens exécutèrent au milieu de la place différentes danses, firent des cabrioles & diverses figures avec des batons jusqu'à ce que l'alcalde donna le signal de commencer la novillada. Il serait inutile d'en faire une nouvelle description: elles se ressemblent toutes.

Le 26 juillet, jour de la fête, il y eut procession générale que précédait ces mêmes Valenciens dansant, gambadant & cabriolant, faisant par dévotion devant le saint Sacrement ce qu'ils avaient fait la veille pour divertir le peuple. Sur le soir, il y eut une autre novillada gratuite à la fin de laquelle il y eut deux taureaux mis à mort. Les banderilleros parmi lesquels était un nègre s'y distinguèrent par leur adresse.

Le 28, vers les six heures du matin se fit l'entrée des taureaux qui devait servir pour la course & qui devaient être mis à mort. Il est impossible de calculer le monde qui sortit de la ville pour les voir entrer. Comme mon appartement donnait sur la rue par où ils devaient passer pour être conduits au toril, des damés me firent demander si je voulais leur céder une croisée, ce que je leur accordé bien volontiers. Je faillis ce jour là me priver de dire la messe, faute de sacristains qui avaient tous quitté leur poste, attirés par la curiosité. A neuf heures du matin, la prueba eut lieu; on y tua deux taureaux. La fonction fut brillante & les picadores bons.

Mais c'est à trois heures du soir qu'un étranger peut se faire une idée de ce qu'est une course de taureaux. Le corps de ville fit son entrée dans la place dans des belles voitures & un appareil mag-

nifique. A cette entrée succéda le *besa manos* d'un regidor sur un cheval superbement harnaché qui fit le tour de la place, saluant les dames qui étaient aux balcons. Il était précédé d'un *alguacil* ou ministre également à cheval. Après cette courtoisie, la fonction commence. Quiconque considère en gros ce spectacle est admirablement surpris en voyant le magnifique & brillant appareil de ceux qui y concourent. La diversité des habits, de leurs couleurs, des goûts avec lesquels se parent les personnes du sexe, fait tableau. Elles n'oublient rien pour y briller &, ce jour là, tous les ornements dont elles cherchent à se décorer sont garnis de pierres précieuses d'un grand prix qu'elles sèment avec art. Des cris de surprise & de joie se font entendre dans le cirque, le plaisir paraît peint sur toutes les figures. C'est du moins ce que présenta à mes yeux cette nombreuse & brillante assemblée; mais si je voulais rapporter ce que je crus lire dans le cœur de plusieurs spectatrices, quel triste portrait j'aurais à faire. Je voyais le sourire mensonger sur la bouche de certains, montrant un feint contentement, je voyais des rivales en lorgner d'autres qui étaient dans le balcon opposé, faisant une enquête scrupuleuse de leurs colifichets, censurant leur conduite & critiquant leurs intentions; je voyais la jalousie percer à travers le voile de la feinte amitié & la noire envie déchirant à belles dents une rivale préférée; je voyais... mais je m'éloigne insensiblement de la relation que j'ai à continuer. Enfin, la scène commence. On élance dans l'arène six taureaux l'un après l'autre. Piqués vivement avant d'être introduits dans le cirque, ils sont furieux. Ils se jettent avec impétuosité sur le premier qui se présente & guare à lui s'il n'est leste & adroit. La barbarie du peuple est telle que ces fêtes ne l'amuse point s'il n'y a pas des coups, des contusions & des blessures, & surtout beaucoup de chevaux morts. Les fêtes passent pour fameuses lors qu'il y arrive beaucoup de disgraces. Le fameux *Pepe Illo, torero*, y brilla beaucoup avec sa troupe. Cette seule représentation lui valut mille & 25 douros, sans compter une gratification & deux taureaux morts, somme qui équivaut à peu près à cinq mille livres. Le sieur Lapuya, cerero ou confiseur, descendit dans l'arène comme amateur & s'attira des applaudissements justement mérités.

Après la mort de ces six taureaux, on suspendit la fonction pour donner le temps aux spectateurs de prendre les rafraichissements d'usage; le corps de ville entra à cet effet dans la grande salle contigue aux balcons qu'il occupait. Le chapitre en fit de même & tous à l'envie imitèrent ces deux corps. Le refresco où je fus prié par les

demoiselles Guirao consistèrent en *agua con leche*, *sorbetes* de plusieurs espèces, biscuits, massepain & chocolat. Les *regidors* ont l'attention de se présenter par intervalles au balcon & jetent des *peladillas* ou amandes sucrées au peuple qui, pendant ce gouter, est au milieu de la place mangeant, buvant, cabriolant & se divertissant, visitant souvent sa marmite & plus souvent la *bota*, ce qui présente un tableau charmant.

Quand la *merienda* fut finie, le son de trompette annonça au peuple la mort des quatre taureaux restants. Le troisième fut assommé par le peuple qu'on avait armé de batons. Le dernier dont on soupçonnait la force fut livré, comme par mépris, à des chiens qui l'environnèrent à l'instant, la couchèrent par terre & la déchirèrent impitoyablement. Un de ceux qui combataient dans l'arène, plus furieux contre ce pauvre taureau que les chiens même, lui enfonça son épée jusqu'à la garde & je le vis sourire quand par la large blessure qu'il lui avait faite il sortait du sang à gros bouillons & se débattait contre la mort au milieu de cette troupe de chiens. J'avoue que je me fis violence pour voir jusqu'à la fin ce spectacle de sang. Je vais ajouter, pour prouver le gout des Navarrens pour ces fêtes, une anecdote qui n'est pas croyable & qui est cependant de toute vérité. C'est que, en ce même jour, les religieuses capucines dont la règle est si austère & celles dites de la *Enseñanza* firent également courir une jeune génisse dans l'intérieur de leur couvent, de manière qu'il n'y eut pas de communion le jour suivant, quoique ce fut de règle.

Je crus que, la fonction finie, la fête finissait avec elle. mais, dans la Navarre, il n'en est pas ainsi. Toute la nuit, il y eut bal à la maison *del Ayuntamiento* & jeu dans les maisons particulières. Cette fête fut durant plusieurs jour le sujet de toutes les conversations J'en entendis parler jusqu'à la satiété. Les Navarrens se persuadent tout bonnement que, parce qu'ils prennent le plus grand intérêt à ce spectacle, ceux qui les entendent disputer sur ces matières & qui supportent leur conversation par esprit de bonne éducation y prennent le même plaisir qu'eux. On y traita à fond les manières d'attaquer & de défendre, dans ce genre de combat. Il s'agissait de savoir si le torero, en donnant le coup mortel à ce pauvre animal, tenait le coude droit ou trop haut ou trop bas, s'il devait tenir le pied gauche plus en dehors qu'en dedans, s'il blaisa la taureau plus très du cerveau que de l'épaule, si c'était la faute du cheval du picador qu'il n'évita pas le coup de corne qui le fit tomber, ou

si, comme un barbare, il ne fut pas de lui même au devant du danger sans en prévoir les conséquences. Tel fut pendant quelque temps le sujet de leurs conversations, chaque parti défendant son opinion avec acharnement &, pour rendre la chose plus palpable aux personnes de la société, j'en vis qui mettaient une chaise au milieu du cercle que formait la compagnie pour représenter la position du taureau & vouloir démontrer qu'ils avaient raison.

Si un taureau venait à s'échapper, on sonne à l'instant une cloche destinée à avertir le peuple de se tenir sur ses gardes & de se réfugier dans les maisons. A la place de Saragosse, le bourreau est dans une niche, caché & toujours prêt à exécuter sur la champ les ordres que le corregidor lui donnerait contre celui qui troublerait l'ordre public. A celle de Madrid, on m'a ajouté qu'il y avait un prêtre dans une chambre voisine avec les saintes huiles pour donner l'extrême-onction, le cas le requérant.

Pendant mon séjour à Tudela, je fus me promener dans les environs. Je fus visiter la *Aldea de Morillo* où il y a d'excellentes fabriques de savon. On les a établies dans ce lieu à cause sans doute de la quantité d'herbe qui croit dans ses contours & dont les cendres sont très bonnes pour sa confection. On y nourrit également des taureaux qu'on tient dans la vaste lande qui l'environne. Ils sont très estimés pour la course ainsi que ceux d'Arguedas, village d'environ huit cents ames situé sur la route de Pampelune & sur une plaine qu'arrose la rivière Aragon & qui la fertilise. L'église paroissiale est belle. Ce village député aux Etats de Navarre. A une demi lieu d'Arguedas, sur la même route, est la ville de Valtierra, de près de mille deux cents ames de population & qui a entrée aux mêmes Etats. Sa distance de l'Ebre est d'environ trois quarts de lieu. Cette rivière arrose cette plaine vers le couchant. Elle est fertile en blé, orge, vin & huile. Il n'y a qu'une paroisse desservie par un curé & dix racionaires. Il y a un beau palais appartenant aux comtes de Gomera & hors ville, un convent de Capucins.

Je fus également voir le Bocal. L'antipathie naturelle des Navarrens contre les Aragonais est cause que le canal Imperial commence en ce lieu où finit le royaume d'Aragon. Quel dommage que les Tudelois se soient opposés aux vues du gouvernement qui, en faisant commencer le canal au dessus de leur ville, devait leur procurer de si grands avantages. Cet ouvrage mérite d'être considéré de près & avec attention. Le Bocal surtout, c'est à dire l'endroit où l'on prend l'eau de l'Ebre pour l'introduire dans le canal, est fait pour

attirer l'attention des artistes. La *presa* ou la digue qu'on y a construit à l'effet de donner aux eaux de l'Ebre la hauteur nécessaire pour son introduction dans la *zequia* est un ouvrage également beau & solide. Elle est de forme demi circulaire & toute en pierre de taille. Elle est de forme demi circulaire & toute en pierre de taille. A coté est le *puerto* ou passelis par où descendent les *almadias* ou radeaux qui viennent de la montagne. A coté du passelis est un autre petit canal beaucoup plus bas que le niveau, pour que la rapidité de l'eau entraîne sans frais & insensiblement le limon que l'Ebre déposerait à l'entrée du canal, si on n'avait pris cette précaution. On y a construit *el Palacio* maison superbe environnée de jardins à la française & de peupliers d'Italie qui font de ce lieu un séjour charmant.

Si jamais les Tudelois ouvraient les yeux sur leurs véritables intérêts & permettaient qu'on continuât le canal jusqu'aux portes de leur cité, ou qu'on reprit l'ancien projet qui était de former le Bocal un peu plus haut, quel avantage n'en résulterait il pas pour leur commerce. De là, on pourrait le continuer jusqu'à la hauteur d'Azovia en Biscaie pour communiquer avec l'Océan. Tudela se trouverait placée pour ainsi dire au centre des avantages qui résulteraient de cette communication de l'Océan avec la Méditerranée. Elle verrait passer sous ses murs les marchandises de Bilbao qui iraient à Tortose dans l'espace de huit jours & pourrait recevoir de ces deux ports celles qui lui conviendraient. Outre cet avantage particulier à la ville, il en résulterait de plus grands encore pour le royaume, tel que d'éviter à plusieurs vaisseaux, le passage du détroit de Gibraltar, de faire parvenir les marchandises plus sûrement, à moins de frais, de fomentier l'industrie des provinces & des villes que le canal rencontrerait sur son passage, tel encore que celui de l'arrosage des terres d'un bout à l'autre, ce qui serait une source abondante de récolte. Mais des petits intérêts s'opposent toujours à l'accomplissement des grands projets.

Ce qui me fit vraiment plaisir dans la Navarre, ce fut d'y voir l'agriculture honorée. Le laboureur y jouit d'une certaine considération justement méritée. On y soigne les terres & on les y travaille bien. Par le moyen du ruisseau Queilles qui vient de Tarazona, on arrose une grande partie du terrain qu'on y a mis en valeur & tout le terroir planté d'oliviers qui est immense. Ces arbres durent un temps infini; j'en ai vu transplanter qui avaient plus de cent ans & qui, par cette opération acquéraient les forces qu'ont les arbres jeunes & vigoureux. Au moyen d'une simple haie de roseaux que

les jardiniers plantent du côté du nord, ils abritent leurs artichauts & leurs fèves..., etc., ce qui fait qu'ils en ont à vendre à la fin de l'hiver. Ils font également des pépinières de sarments de vigne & d'oliviers, comme on fait ailleurs des autres arbres. Il est dommage qu'ils négligent si fort les arbres à fruit; ils ont sur cellà bien à se reprocher. La plaine dite la Mejana qui est située entre l'Ebre & le canal du moulin en donnerait d'excellent. Les environs de la ville produisent du céleri sauvage, des asperges champêtres qui, si elles étaient transplantées, pourraient être meilleures. Leur manière de faire la récolte du blé est la même qu'en Aragon. Celle de l'huile est en même temps divertissante & utile. Elle a lieu au mois de janvier. A cette époque, les garçons & les filles vont par troupes dans les oliviers qu'ils font retentir de leurs chants. L'hiver qui partout ailleurs se présente triste a, dans cette partie de la Navarre, la figure du printemps, du moins pendant qu'on récolte les olives.

Un usage assez singulier qui s'observe régulièrement tous les ans & qu'on met en exécution vers le mois de juin me surprie beaucoup. Il consiste dans ce que je vais rapporter. Le corps de ville, composé de l'alcalde & des regidors sort le matin de la ville à cheval pour aller faire ce qu'on appelle la *tala*. Il est précédé par un trompette en uniforme, par un porte drapeau, par vingt hommes à pied ayant ou des faucilles ou des haches à la main & par les alguazils ou ministres à cheval. Tous ces officiers & exécuteurs de justice parcourent tout le territoire de leur juridiction qui s'étend à trois ou quatre lieux. Ils examinent sur leur catalogue les plaintes portées par les particuliers qui prétendent qu'on leur a volé l'eau & frustrés par là d'arroser leurs possessions. Si la plainte est fondée & si certains propriétaires ont arrosé leur récolte au préjudice des voisins à qui le droit appartenait, alors, l'alcalde fait planter le drapeau au milieu de la pièce arrosée en fraude, le trompette sonne & les moissonneurs se mettent en demeure de *talar*, c'est à dire de couper & de ravager la récolte dudit champ en quoi qu'elle consiste. La troupe à cheval y passe par dessus & le champ est ainsi puni d'avoir été arrosé par une eau qui appartenait de droit à un autre. Il arrive le plus souvent que l'alcalde donne le signal de grace; alors, au lieu de couper l'olivier avec la hache, on se contente de couper quelques branches en signe du droit qu'on a de punir. Quelque fois il fait exécuter à la rigueur cet ordre qui tient beaucoup de la barbarie des temps anciens. Ce jour de chaque année est ordinairement consacré par un repas splendide qui se fait en rase campagne.

Cette manière de rendre la justice a, ce me semble, de grands inconvénients, tel par exemple que de punir un particulier qui peut être innocent, car qui peut empêcher son ennemi d'aller nuitamment mettre l'eau dans son champ & à son insçu pour lui faire perdre la récolte par cet acte de justice. Tel encore celui de priver le public des denrées auxquelles il a un droit réel pour sa subsistance. Ne vaudrait il pas mieux condamner le délinquant à une amande. Il serait assez puni & sa punition ne tournerait pas au préjudice de la commune. D'ailleurs, il n'est pas sans exemple de voir des gens masqués des villages voisins opposer la force à la force & de là quelquefois des meurtres & presque toujours des inimitiés & des vengeances.

Pendant les neuf mois que je restai à Tudele, je remarquai un peu de différence entre le costume, le génie & les usages des Navarrens & leurs voisins. Je ne sçais s'il faut l'attribuer à son gouvernement qui lui est particulier ou à son climat, On ne peut, ce me semble, l'attribuer à ce dernier, parce qu'on voit des usages entièrement opposés, quoique dans un même climat qui ne peut produire tout au plus que quelque différence dans la complexion plutôt que dans les sentimens qui sont l'objet plus prochain & plus dépendant de l'éducation que de l'atmosphère. Les variétés caractéristiques doivent donc leur origine à l'influence des lois & c'est à leurs lois qu'il faut rapporter leurs mœurs, leurs goûts, leur plus ou moins d'industrie, leur valeur & leurs progrès dans les arts & les sciences. Or je ne vois point qu'ils soient plus avancés dans aucune de ces parties qui font le bien de la société que leurs voisins qui sont plus immédiatement sous la protection & la dépendance de leur roi. Ils tiennent si fort à leurs privilèges qu'ils firaient toute sorte de sacrifices plutôt que de les laisser violer. Ils ne sont pas pour cellà plus heureux que les autres. Qu'importe au peuple qui finit toujours par payer les charges que son argent soit versé dans une caisse particulière que d'être porté au trésor royal. Ne serait il pas plus avantageux pour lui d'avoir un seul maitre qui ne change jamais que d'en avoir plusieurs qui changent toutes les années & s'engraissent de ses sueurs, Mais tel est leur préjugé: ils se croient heureux & libres-quoique leur gouvernement soit rempli d'entraves qui les exposent à broncher à chaque pas. De là la défense de laisser entre le numéraire des royaumes voisins chez eux, de là cette-multitude de gardes qu'on rencontre à chaque pas, de là mille inconvénients qui doivent nécessairement diminuer leur commerce & leur aisance.

Les moyens d'y subsister sont en effet moins faciles que partout, ailleurs. Le bois y est si rare qu'on ne peut s'y chauffer & faire préparer son ordinaire qu'avec du romarin, de la vendange pressée que l'on fait sécher & les feuilles des oliviers. La viande de boucherie n'était presque toujours que du mouton & quelquefois du boeuf, le tout fort cher. Les oeufs y étaient hors de prix &, quoique le jardinage n'y manque pas, parce que la Mejana en fournit abondamment, il ne laissait pas que de coûter beaucoup. Si toutes ces choses qui sont de première nécessité étaient trop chères pour moi, que devait ce être pour les pauvres étudiants qui n'avaient pas, comme j'avais, la ressource de la messe. Aussi, je les voyais souvent aux portes demander la charité. Ils trouvaient à la vérité de quoi se sustenter, mais c'était en faisant leur repas un peu plus tard que les autres & des restes des couvents. Sans *brasero* pour se chauffer ils n'avaient d'autre ressource que quelque recoin où, à l'abri du nord, ils se garantissaient du froid. Manquant de linge, de chemises, chaussés avec des *alpargatas* ils avaient à peine de quoi cacher leur nudité. Un manteau rapé couvrait le tout. J'avais cet avantage sur eux: avec mes dix pisetes par mois, j'avais une chambre & un lit passables &, avec huit maravedis par jour, je me procurais une grande poêle remplie de noyaux d'olive bien alumés qui suffisait absolument pour réchauffer un petit appartement.

Je crus cependant ne devoir pas y faire un plus long séjour, à cause du prix excessif des vivres que mes petites ressources ne pouvaient atteindre. J'étais en *pupilage* ou en service, mais quel service, grand Dieu. Chaque morceau que je mangeais, je le payais plus cher qu'à la place. Sur six onces de viande que je faisais mettre au pot pour mon ordinaire on ne m'en servait net que trois ou quatre tout au plus. Le boucher d'un côté & l'hotesse de l'autre sçavaient fort bien que la matière est divisible à l'infini. Cette particule bouillait dans un *puchero* avec des haricots dont le premier bouillon n'était pas pour moy. C'est en elle que consistait le plus souvent mon diner qu'on posait sur une serviette qui faisait l'office de nape. La table était comunément si basse & la chaise sur laquelle j'avais à m'asseoir si haute que je ne prenais jamais mon repas sans gêne. Il ressemblait assez à ceux de ces petits oiseaux qu'on met à la galère, parce que outre que la table était basse, elle était encore si petite qu'elle ne pouvait contenir les bouteilles d'eau & de vin ou plutôt les petits cruchets où étaient ces deux liqueurs, de manière qu'étant perché sur une chaise fort haute, quand je voulais boire, il me fallait

aller puiser tantot à droite, tantot à gauche la boisson qui m'était nécessaire.

La police qu'on exerce me paraît susceptible d'amélioration Pourquoi permette, par exemple, qu'on mette sur presque toutes les fenêtres & sur la barre de fer de balcons sur laquelle on s'appuie des *cántaros* d'eau pour la faire rafraîchir? Une distraction légère suffit pour les faire tomber dans la rue & écraser les passans. Je ne suis jamais sorti le matin pour aller dire ma messe sans craindre pour ma vie. Quelle manie également de jeter toutes les ordures par la fenêtre qui répond assez ordinairement à la porte principale de la maison. A peine a-t'on dit *agua va* ou gare l'eau qu'on vous baptise d'un bateme d'eau infecte. Je l'évitai plusieurs fois, mais un jour, la chance me fut bien contraire, car je fus bien & dument arrosé. Ce qu'il y eut de plus fâcheux encore, c'est que les rieurs ne furent pas pour moi quand ils me virent tout inondé d'une eau qui ne flatait pas l'odorat.

Pourquoi tolérer ces concerts nocturnes & ces *rondas* que, des jeunes gens font donner sous les balcons de leurs maitresses par des musiciens armés. Ils sont également contraires à une bonne police. Malheur au particulier qui aurait à traverser la rue où on les donne. On l'avertit de revenir sur ses pas. S'il est assez téméraire que de ne pas profiter de l'avis gare à lui. Combien de morts ne résultent pas de ces rencontres inopinées. Pourquoi enfin ne pas obliger les particuliers à construire des comodités dans quelque coin de basse cour: on est obligé d'aller se soulager dans la cour où l'on tient les cochons qui iraient fondre sur vous, n'était un gros baton qu'on met à cet effet à l'entrée & dont il est prudent de s'armer pour les éloigner. Ces cours répondent ordinairement à la fenêtre de la cuisine où la plus souvent se met la fille de service qui ne quitte pas son poste, quoiqu'elle voie votre embarras. Quel gout peut on trouver à considérer cette opération si humiliante pour la nature.

Malgré la multitude des gardes, il se fait une contrebande considérable dans la Navarre. Son voisinage avec la France peut y contribuer. Tous les jours, quelque contrebandier est attrapé & avec cellà, il y a toujours des personnes assez hardies pour affronter des dangers & courir les risques attachés à cette injuste & téméraire profession. J'étais un jour dans une société où un jeune homme français de bonne mine m'offrit du tabac. Je pris de là occasion de le cathéchiser. Il convint de bonne foy qu'il faisait un mauvais métier, mais, malgré mes représentations, il continua. Il fut pris la

nuit suivante & chargé de fers. On le conduisit à Pampelune & de là aux galères. J'avais comme un pressentiment de ce qui devait lui arriver. Heureux s'il eut profité de mon conseil.

Dans Tudele, comme dans presque toutes les villes & villages du royaume, il y a un calvaire & une *via sacra* ou voie sacrée. Celle-ci est désignée par plusieurs croix placées à certaines distances l'une de l'autre qui conduisent au calvaire. Ces différentes croix ou piliers élevés désignent les diverses stations de J. C. portant sa croix. Ce lieu est fort fréquenté, surtout pendant la carême. S'il fait mauvais temps, on peut se procurer le même avantage & satisfaire sa dévotion dans les cloîtres religieux où ces mêmes stations sont marquées sur les murs.

Je dirigeais quelquefois ma promenade vers ce lieu & c'est de là que je voyais en plein la montagne de *Moncayo* dont la crête est très haute & pelée: aussi, son nom n'est qu'une corruption de *mons calvus*. Au pied de ladite montagne est la ville de Tarazone, ville très ancienne avec évêché & d'une population d'environ sept mille âmes. Elle est en partie sur la croupe & partie sur la base de ce mont fameux où coule le ruisseau Chiles ou Cailles qui va se jeter dans l'Ebre à Tudele. L'air y est bon & le pays donne du blé, du vin, de l'huile, du chanvre & du lin. On entre dans la ville par dix portes. Ses rues, pour la plupart, sont irrégulières. Il y a huit fontaines publiques. La cathédrale est de bonne architecture. On y compte trois paroisses, cinq couvents de religieux & trois de religieuses, un collège & un hôpital. C'est dans cette ville que fut sacré D. Francisco Ximenez Cizneros, pendant que Ferdinand la Catholique y tint ses états.

En général, le pays de la Navarre est supportable. Dans certains endroits, on voit des belles plantations d'oliviers. Les routes y sont mieux tenues qu'ailleurs. Les auberges, quoique malpropres & mauvaises le sont pourtant moins que dans l'Aragon. On y trouve du moins ce dont on peut avoir besoin, pourvu qu'on n'ait pas besoin de grand chose. Il n'y a qu'à avoir quelqu'un qui sache faire la cuisine pour se tirer d'affaire.

Les femmes, pour voyager, vont à cheval d'une manière qui me parut agréable & commode. Elles sont toujours deux ensemble. De chaque côté de la monture sont deux petits fauteuils peints & ornés où elles sont assises à leur aise, ce qui fait un effet très pittoresque. Le seul inconvénient que présente cette manière de voyager, c'est que l'un ne peut descendre sans l'autre & qu'il faut qu'elles soient d'un poids à peu près égal, ou du moins qu'on l'en rende.